# L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 28 JUILLET 1890. 63ème Année

Unfour & Dennet,
Propriétaires-Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La. as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 28 JUILLET 1890.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

| | |
|---|---|
| Un an | $12 00 |
| Six mois | 6 00 |
| Trois mois | 3 00 |
| Un mois | 1 00 |

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

| | |
|---|---|
| Un | $2 00 |

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

| | |
|---|---|
| Un an | $3 00 |
| Six mois | 1 50 |
| Quatre mois | 1 00 |
| Trois mois | 75 |


## France---La lutte commerciale.

UN ARTICLE DE LA "RÉPUBLIQUE FRANÇAISE."

S'il était arrivé qu'un gouvernement monarchique quelconque ait fait pour la seule prospérité matérielle du pays, toute politique mise à part, ce que la République a fait depuis vingt ans, on ne tarirait pas d'éloges en son honneur.

Eh quoi ! dirait-on, ce gouvernement a tout reconstitué, flotte, armée, finances, chemins de fer, canaux ; il a maintenu la liberté et la paix, terrassé ou contenu les factions ; en même temps et tout ensemble, il a protégé l'agriculture et l'industrie, créé un système varié d'enseignement technique, réveillé l'esprit d'entreprise ; il a ouvert au commerce de larges débouchés dans les plus lointaines parties du monde et lui a assuré à l'intérieur de nouvelles formes de représentation et de nouveaux outillages ; il a eu la chance de présider à l'apparition et à la mise en œuvre des inventions les plus utiles et les plus surprenantes ; oui, vraiment, ce gouvernement, que qu'il soit, excepté la République, est digne de la reconnaissance de la nation !

Nous en aurions long à dire si nous voulions seulement énumérer les efforts des Chambres et des ministres de la République pour seconder l'expansion de notre commerce extérieur : les chambres de commerce reconstituées à l'étranger, la vie et le mouvement ramenés dans nos consulats, les renseignements recueillis de toutes parts et centralisés dans la métropole, les expositions internationales suivies avec vigilance, l'organisation de nos ports adaptée aux besoins de l'époque ; et nous n'aurions garde d'oublier l'initiative prise, il y a déjà sept ans, par M. Challemel-Lacour, dont nous entendons encore les éloquentes paroles, d'un si vibrant patriotisme et d'une si haute portée, quand il réunit sa grande commission de réforme des consulats.

Tout cela n'a pas été stérile, tout cela a porté des fruits que nous recueillons chaque jour ; mais nous sommes les premiers à reconnaître qu'il faudra de plus en plus travailler et s'ingénier pour que notre pays soit en état de résister aux assauts croissants de la concurrence étrangère.

Les initiatives individuelles, les volontés particulières ont elles bien souteu l'effort général de la République pour secouer les vieilles habitudes casanières et disputer au loin notre part légitime de terre et de soleil contre les grands concurrents de ce monde ? Il est au moins permis d'en douter. Les fortes maisons, les puissants syndicats pourraient quelquefois faire davantage.

Ces questions viennent d'être ramenées très à propos dans le courant de nos réflexions quotidiennes par le remarquable rapport de M. Jules Siegfried sur le budget du ministère du commerce. La grande expérience du rapporteur, l'étendue et la sureté de ses vues sur tout ce qui a trait à notre commerce international donnent une force singulière à ses exhortations et à ses avis.

Nous voudrions examiner ici en particulier chacun des points de son rapport ; car tous le méritent. Soit qu'il parle de la meilleure organisation possible de notre ministère du commerce, ou de nos chambres de commerce, à l'étranger, ou de nos consulats, M. Jules Siegfried est toujours intéressant et doit être écouté. Nous nous en tenons pour aujourd'hui à ce qu'il nous dit de notre enseignement commercial, de ses défauts, de ses lacunes, et de sa notable infériorité vis à vis de l'enseignement industriel. Rien n'est plus certain ; notre enseignement industriel avec ses grandes et moyennes écoles, bien qu'il ne soit pas doté encore assez largement, est une des forces constituées de ce pays : l'enseignement commercial, à proprement parler, n'existe pas.

Et pourtant voilà ce qui nous manque d'abord pour porter au loin, avec les produits de notre industrie, la langue, l'esprit et l'influence de la France ; pour en rapporter aussi ce que nous n'avons pas chez nous : des jeunes gens préparés aux voyages, munis de l'éducation nécessaire, tournés aux entreprises hardies et fructueuses, possédant les langues étrangères assez pour les pratiquer en les perfectionnant, armés de toutes les notions commerciales et industrielles qui seront, à l'heure venue, les premiers éléments de leur salut et de leur fortune.

Ces jeunes gens, nous en avons bien quelques-uns sans doute et de très brillants, mais nous ne les formons pas en nombre suffisant pour rendre notre défense efficace sur tous les points du globe. M. Siegfried appelle de tous ses vœux l'organisation de cet enseignement moderne qui occupait le Sénat, il y a quelques jours. Au-dessus de cet enseignement général, il voudrait des écoles supérieures de commerce, où l'on apprendrait sérieusement toutes les sciences, si complexes et si diverses, sans lesquelles le grand commerce international est devenu impossible. La République elle-même ne peut pas tout faire : M. Siegfried exhorte les chambres de commerce, les associations, les syndicats, les villes industrielles à créer des écoles, à multiplier les bourses d'études et de voyages, et l'Etat doit s'efforcer de les y aider.

Quand nous aurons des jeunes gens ainsi préparés, et en nombre, ils iront dans tous les pays, sous toutes les latitudes, ils entreront dans les maisons anciennes ou ils en fonderont de nouvelles ; ils prendront la suite des affaires de ceux qui se sont enrichis et qui aspirent au repos. Ils développeront les échanges avec la France. Ils étendront ou ils maintiendront l'influence politique et morale de leur pays. Quel est celui de ces jeunes aspirants du commerce et de l'industrie qui ne rêve de faire fortune ? Leur fortune sera bien plus facile à faire au loin et au large que dans notre vieille Europe si resserrée. Ils n'abandonneront pas la France, mais ils porteront la France avec eux.

---

Dans un salon de province :

On parle de la crainte de la mort et de ce qui peut l'atténuer chez les âmes fortement trempées.

—Moi, dit un grand et gros personnage, au moment fatal, une seule pensée suffira à me faire attendre sereinement l'autre et dans le suprême repos.

Mouvement d'attention.

—C'est que mes funérailles auront lieu aux frais de l'Etat.

---

Eclats de rire.

Quand un joueur a perdu sa fortune, il n'a qu'une chose à faire : regagner sa maison.

---

X, est un grand lecteur de romans. Il ne les lit pas ; il les dévore.

C'est le véritable type de l'affamé lecteur.

---

En Italie, il y a un employé au chemin de fer, qui est très dur pour son fils. En général, il le gronde devant le monde, mais en gare, y bat ledit !

---

Un gastralgique invétéré, ne digérant plus rien, se décide à aller consulter un médecin, qui le met au régime exclusif du lait. Le malade fait une forte grimace.

—Vous n'aimez pas le lait ? demande le docteur.

—Ce n'est pas cela, mais je sens bien que vous venez de prononcer ma condamnation.

—Par exemple ! Pourquoi ?

—Eh ! quand on entre dans la voie lactée, on est bien près d'aller au ciel !

---

## FEUILLETON.

# SACRIFIÉE !

GRAND ROMAN INÉDIT.

—PAR—

PIERRE SALES.

DEUXIEME PARTIE.

(Suite.)

—Enfin, tout a si bien marché jusqu'ici qu'on ne peut que louer votre père de son esprit d'invention. Le yacht est un merveilleux fileur qui défie toute poursuite, et il est monté par un équipage de sac et de corde qui vous obéira à la lettre : le tout est du choix de M. Arthur Corthey....

—Bon ! bon !

—Voici votre canot avec six gaillards déterminés ; tout ce monde sait qu'il doit vous obéir aveuglément.

—All right !

—Quant à moi, je ne me mêle plus de rien ; j'ai déclaré à votre père que je ne voulais prendre aucune part à l'enlèvement. Adieu !

—Adieu !

Ils se donnèrent une poignée de main ; et ils se séparaient déjà.

—A propos, dit l'homme qui arrivait de la mer, toutes vos précautions sont bien prises de votre côté ?

—Admirablement : le vieux cerbère est loin d'ici, hors de nuire ; les domestiques dorment jusqu'à demain sans broncher ; et la jeune colombe ne se réveillera qu'à mon bord.

—Vos hommes sont prêts ?

—Il y a deux heures qu'ils se sont introduits dans la villa. Au premier signal tout sera fait.

—Au revoir, mon cher, mais pas en France, je suppose ?

—Non, fit l'autre en ricanant.

Cette fois, les deux hommes se séparèrent. Celui qui était venu de la mer s'enfonça dans le village ; l'autre courut au canot et y monta.

Harry avait voulu se précipiter entre eux : l'indignation le soulevait et avait failli lui faire oublier la prudence que lui-même recommandait à Jérôme. Ne valait-il pas mieux, en effet, laisser partir un de ces drôles, qu'on retrouverait facilement plus tard, et surprendre le second au moment même où il accomplirait son infamie ?

Une minute s'était à peine écoulée qu'un violent coup de sifflet retentissait.

Aussitôt, deux hommes sautèrent de l'embarcation et grimpèrent sur la terrasse de la villa.

Leur chef attendait debout dans le canot.

Au même instant, la fenêtre de la chambre d'Hélène s'ouvrit ; et un homme parut sur le balcon qui l'entourait.

D'une voix canaille, que Jérôme et Harry reconnurent sans hésiter, il dit :

—Une seconde de patience et ça y est, monseigneur !

Et il rentrait dans la chambre.

—Ugène Nicole, prononça Jérôme.

—L'espion du baron de Mondoze, dit Harry : je m'en doutais bien. Allons ! Le moment est venu !

Et tous les deux sautèrent sur la terrasse à l'instant précis où deux individus, penchés sur le balcon, tendaient aux deux hommes du canot Hélène de Montreux qui se débattait vainement, enveloppée dans des couvertures.

—Halte là ! cria Harry d'une voix terrible.

Il s'était précipité vers les deux hommes et les renversait.

Et ce fut lui qui reçut Hélène dans ses bras.

Foudroyés par ces ennemis pour quelques secondes, il déposa doucement la jeune fille sur un des meubles d'osier qui garnissaient la terrasse.

—Hélène, appela-t-il, Hélène !

Elle ouvrit lentement les yeux, mais ne prononça pas une parole ; ces misérables l'avaient bâillonnée et ses membres étaient serrés par des bandelettes.

—Ah ! lâches ! lâches ! murmurait-il.

Et il coupait ses liens, il la délivrait...

Soudain, les deux matelots et les deux hommes qui étaient descendus de la fenêtre se précipitèrent furieusement vers Hélène ; ils n'eurent pas le temps d'arriver jusqu'à elle.

Jérôme, le bras tendu, disait de sa voix moqueuse :

—Ceux qui veulent recevoir des balles n'ont qu'à avancer.

Les gredins hésitèrent une seconde ; et Harry, à qui il répugnait de se servir de son arme, prit brutalement un de ces misérables à la taille et le jeta par-dessus la balustrade.

Les autres trouvèrent sans doute la démonstration suffisante et s'enfuirent lâchement.

—C'est manqué, monseigneur, dit la voix d'Ugène Nicole.

Tous les bandits, et Nicole le premier, avaient cherché un refuge sur le canot, où l'on était déjà embarrassé par l'homme qu'on avait retiré de la mer.

Une terrible imprécation retentit, accompagnant l'épithète de "drôles !"

Et le canot s'éloigna à force de rames.

Hélène, toute tremblante, les mains dans celles de Harry, fixait ses yeux démesurément ouverts sur cette embarcation, qui se perdait déjà dans le vague, et disait d'une voix étranglée :

—Ils m'emportent ! ils m'emportent, messieurs que vous venez de me sauver plus que la vie.... Vous m'avez sauvé l'honneur !.....

Et s'adressant à tous les deux :

—Ah ! merci, messieurs !

Puis, levant ses beaux yeux sur Harry :

—Merci, monsieur ! merci de toute mon âme !

—Mademoiselle, répondit-il gravement, votre honneur m'est aussi cher que le mien.

Disparus ! fit alors Jérôme.

L'embarcation s'était complètement enfoncée dans la nuit.

Hélène s'arracha brusquement à l'étreinte de Harry, évitant de répondre à sa dernière phrase qui la troublait presque aussi vivement que la tentative dont elle avait failli être victime.

—Mais, mon oncle.... mon domestique.... Comment n'ont-ils rien entendu ?.... Et vous, messieurs, par quel hasard vous trouviez-vous ici ?

—En effet, prononça Harry d'un ton légèrement embarrassé, c'est grâce à un véritable hasard..... Nous nous promenions, Jérôme et moi, lorsque....

Il se demandait s'il devait dire toute la vérité. Jérôme, qui jugeait qu'ils devaient auparavant se concerter, l'interrompit à propos :

—Mais il faut avant tout prévenir vos gens, dit-il.

Et il se mit à frapper contre les volets ; ce ne fut qu'au bout d'un long moment que Toinon parut à une fenêtre, prudemment suivie, à une bonne distance, par son mari ; tous les deux étaient encore à moitié endormis.

—Ouvrez-vite et allumez ! ordonna Hélène.

—Comment ! C'est mademoiselle !.... Dehors !.... Mon Dieu ! Mais est-ce que je ne rêve pas ?.....

Et Toinon trébuchait dans les escaliers, elle ouvrait la porte-fenêtre du salon, tandis que son mari, tout tremblant, essayait vainement d'allumer une lampe.

—Mais, mon oncle ? demanda Hélène, très inquiète.

Comme on avait allumé, elle se dirigea vers la chambre du général ; la porte en était entr'ouverte. Elle entra.

Le général était absent, et son lit n'avait pas été défait.

Elle poussa un grand cri et tomba évanouie dans les bras de Toinon.

—Cela vaut mieux, dit Jérôme ; il y a certaines explications qu'il est difficile de donner aux jeunes filles.

Toinon avait pris Hélène dans ses bras et la transportait dans sa chambre, tandis que les deux amis, accompagnés de Baptiste, pénétraient à leur tour dans celle du général.

—Ah ! mon Dieu ! bégayait le vieux domestique, où peut être M. le marquis ?

—Pas bien loin, dit Jérôme, qui venait de jeter les yeux sur une lettre laissée ouverte au milieu de la table.

Il la montra à Harry.

—Ils donc ; il y a des cas où l'indiscrétion est un devoir.

La lettre n'était pas longue, mais bien explicative :

"Je vous attends sans faute cette "nuit. Pas d'excuses.

"KETTY BELL."

—Que faire ? prononça Jérôme.

—Attendre.

Et Harry mit la lettre dans sa poche.

—Le général ne court pas de danger ? demanda Baptiste.

—Aucun ! dit Jérôme en riant ; mais quel imprudent !

—Chut ! fit Harry.

Et il ajouta en anglais :

—Ne sois pas imprudent, toi-même, ne bavarde pas inutilement.

—Sois tranquille.

—D'ailleurs, le général n'oserait certainement pas rester toute une nuit dehors, et il arrivera avant longtemps.

Quelques instants s'écoulèrent ; puis Toinon vint demander des explications pour son compte et, pour le compte de sa maîtresse, des nouvelles du général.

—Des explications, on vous en donnera tout à l'heure, répondit nettement Harry ; veuillez, en attendant, remonter auprès de votre maîtresse, ne plus la quitter, et lui dire que le général, forcé de sortir quelques instants, sera auprès d'elle d'un moment à l'autre. Vous n'ignorez pas que nous sommes des amis de M. de Montreux ?

Toinon avait, depuis quelques jours, entendu faire si souvent l'éloge de M. Clifford qu'elle s'inclina respectueusement. Et puis Hélène venait de lui dire :

—Sans l'intervention de M. Harry, j'étais perdue !

Il était environ deux heures et demie.

Vers trois heures, un pas solide, cadencé, retentit sur la route.

—Voici le général, dit Harry.

Les deux amis sortirent de la villa et allèrent au devant du marquis, car c'était bien lui qui arrivait, tout triomphant, le cigare à la bouche.

—Saint, général, lui cria ironiquement Jérôme, je parie que vous venez de faire encore votre petite promenade hygiénique !

Le général, qui ne les reconnaissait pas tout d'abord, avait levé sa canne ; mais il éclata de rire en entendant la voix de Jérôme.

—Ah ! çà, jeunes gens, que faites-vous à cette heure de nuit dans les rues d'Houlgate ? Quelque aventure de femme ?....

—Non, général, dit gravement Harry, nous vous remplaçons !

—Hein ?

—Nous montons la garde auprès du trésor que vous étiez chargé de défendre.

—Ma nièce ! s'écria le général, d'une voix étranglée, il est arrivé un malheur à ma nièce ?.... Ah ! misérable que je suis !....

Il se précipitait vers la villa.

Harry le retint et, avec autant de fermeté que de respect :

—Pardon, monsieur, votre nièce ne court pas le moindre danger, et il est nécessaire, avant que vous la voyiez, de nous entendre sur ce qu'il faudra lui dire pour expliquer votre absence.

—Il n'y a rien à dire, monsieur, sinon qu'un vent de folie m'a poussé hors de cette maison, que j'aurais dû protéger comme un chien de garde.... Mais enfin, ma nièce, ma chère Hélène ?

—A failli être victime, il y a une heure à peine, d'une tentative d'enlèvement....

—Un enlèvement ? Mais qui a osé ?....

—Des gens venus de la mer, des inconnus.... Grâce à un hasard insensé, nous nous promenions, M. Labadie et moi ; nous avons entendu du bruit et nous sommes accourus au moment où Mlle de Montreux allait être jetée dans un bateau.

—Et j'étais absent ! Ah ! je suis un malheureux !

Le général se donnait de grands coups dans la poitrine.

—Mais ma nièce sait-elle ?....

—Elle est entrée elle même dans votre chambre et a cru que, de votre côté, vous aviez été victime de quelque guet-apens ; nous l'avons rassurée, et vous allez la rassurer vous même. Vous lui direz que, par cette nuit orageuse, vous ne pouviez dormir....

—Oui, oui, balbutiait le marquis.

—Et, en effet, ignorant, comme tout le monde excepté vous, Jérôme et moi, que vous étiez allé rendre visite à une demoiselle Ketty Bell.... dont voici la lettre.....

Le général baissa la tête.

—Ah ! messieurs, dit-il, vous me faites rougir de moi même !

Il essayait de reprendre la lettre.

—Permettez-moi, dit Harry, de garder ce chiffon de papier, qui nous sera peut-être un jour d'une grande utilité. Nous sommes vos amis, monsieur de Montreux ; ne craignez aucune indiscrétion de notre part. Et quand votre frère, que vous prétendrez par dépêche, arrivera à Houlgate, rapportez-vous en à nous du soin de lui raconter ce qui s'est passé cette nuit !

## XII

LE YACHT MYSTÉRIEUX.

Le jour se leva par un temps très clair, mais avec une terrible bourrasque qui balaya rapidement tous les nuages amoncelés au dessus de la côte, et le ciel apparut d'un bleu intense, qui se reflétait en un vert éclatant dans la mer soulevée, que couvraient, à perte de vue, des sillons de mousse blanche.

Une tempête par un temps sec et clair, c'est le plus beau spectacle que peut donner la mer ; aussi, dès le matin, toutes les villas d'Houlgate avaient elles déversé leurs habitants sur la plage. Et, malgré le vent qui enlevait casquettes et bérets, gondait les jupes et remplissait les yeux d'un sable menu qui cinglait comme des coups de fouet, personne ne quittait la plage, personne ne se rassasiait de la mer.

Et soudain, au milieu de cette foule, de groupe en groupe, courut le bruit de l'abominable tentative de la nuit précédente ; et tous les regards se portèrent vers la villa de Mlle de Montreux.

On ne savait encore rien de bien exact, on se répétait des bavardages de fournisseurs, de domestiques ; et les yeux, après s'être longuement arrêtés sur la villa du comte se dirigeaient vers celle de Mme Herbelin, qui, elle, demeurait obstinément fermées. La vicomtesse était l'amie de la jeune fille ; par elle on saurait la vérité.

La seule chose qu'on pût bien affirmer parce qu'on baignait matinal en avait été le témoin, c'est que le général se trouvait devant la maison du télégraphe avant l'ouverture du bureau et qu'il semblait très agité. Il l'était au point qu'il n'avait pas remarqué que le baigneur, entré en même temps que lui dans le bureau, lisait, par dessus son épaule, la dépêche qu'il adressait à son frère, le comte de Montreux.

"Événement imprévu. Tout danger "écarté, mais Hélène gravement troublée. Viens immédiatement."

Puis il était rentré bien vite auprès de sa nièce, et on pouvait distinguer leurs silhouettes, derrière la fenêtre d'Hélène : la jeune fille étendue sur un fauteuil, et le général allant et venant, dans ce besoin d'activité qui faisait de lui un jeune homme.

Par moments, il s'asseyait devant sa nièce, lui prenait les mains et balbutiait :

—Je suis un animal..... Je ne me pardonnerai jamais....

Hélène l'interrompait avec son affectueuse douceur :

—Mon oncle, il n'est plus question de cela.... Je ne veux même plus que vous en parliez....

—Si, si ! Je n'aurais pas dû te quitter une seconde.....

—Puisque vous ne pouviez pas dormir, n'était-ce pas naturel d'aller vous promener un peu ?....

—Hum ! hum !

Il se relevait et continuait encore de se promener par la chambre.

Et Hélène retombait dans sa noire rêverie, les yeux perdus dans le vague de la mer, cherchant machinalement ce yacht qui était là hier, qu'elle avait vu arriver, les ailes déployées comme un oiseau de proie, et qui aujourd'hui avait disparu.

Alors de grands frissons la secouaient, et elle pressentait la vérité : sans l'intervention de Harry Clifford, elle serait en ce moment emportée bien loin, vers l'inconnu..... Ce yacht était venu pour la voler à son père, elle n'en doutait même pas.

Et elle essayait, mais vainement, de reconstituer la scène de la nuit ; elle ne se souvenait de toutes ces choses que comme d'un rêve confus : son sommeil était si pesant qu'elle ne s'était pas débattue lorsque des hommes se précipitant sur elle, l'avaient enroulée dans ses couvertures, ligottées, bâillonnée ; elle ne s'était un peu défendue qu'au moment où on l'enlevait, tout cela machinalement.

Elle ne se rappelait aucun visage, si ce n'est celui de Harry Clifford la délivrant, et déjà les ravisseurs s'enfuyant, se perdant dans la nuit....

Elle n'avait pas eu le temps de s'étonner alors, elle n'avait compris qu'à demi, elle ne s'était pas rendu exactement compte de la vérité, elle croyait rêver.

Mais, depuis qu'elle était dans sa chambre et surtout depuis qu'elle était délivrée de l'inquiétude mortelle que lui avait causée l'absence du général, elle réfléchissait, et toute sa pensée se concentrait sur ce point.

Qui donc avait osé former une telle entreprise ?

Et sa pensée lui répétait sans cesse un nom qu'elle n'osait pas prononcer, le nom qui se présenterait certainement à l'esprit de son père lorsqu'il apprendrait la vérité.

Et ce nom lui faisait un peu peur, maintenant, mais une peur qui lui donnait une étrange volupté.

Elle prévoyait de nouvelles souffrances ; le comte allait accourir, l'emmener avec lui ; le calme, dont ils avaient joui à la mer, s'envolerait pour faire place à de nouveaux soupçons, de nouvelles tortures. Et elle envisageait cela sans trop de craintes : n'était ce pas sa vie de souffrir désormais ?

Soudain, des voix nombreuses retentirent dans le salon, au-dessous de sa chambre ; et Toinon arriva, l'allure furibonde.

—J'ai dit que Mademoiselle ne recevrait pas, mais on insiste tellement que j'ai bien été forcée de monter..... C'est cette dame chez qui Mademoiselle a dîné hier, et puis d'autres dames et des messieurs.....

—Je vais les recevoir, dit le général.

—Oui, mon oncle, faites-leur prendre patience : moi-même je vais descendre dans quelques instants....

—Mais je ne veux pas !

—Je me sens beaucoup mieux !

Le général tomba au milieu de toute la société de la vicomtesse qui l'ahurit aussitôt de questions. Était-ce bien possible, cette histoire d'enlèvement qui courait la plage ?.... Comment cela était-il arrivé ?.... Comment se trouvait Hélène ? Qui soupçonnait-on ?

Et le général, malgré la leçon que lui avait donnée Harry, était fort embarrassé pour répondre, lorsque Baptiste annonça :

—M. Clifford, M. Labadié.

—Ces messieurs en savent beaucoup plus que moi, dit le marquis.

Les deux amis furent rapidement entourés et questionnés à leur tour.

Ils s'étaient un peu reposés, le matin, après le lever du soleil ; ils avaient constaté que le yacht n'était plus en face d'Houlgate, et Jérôme avait forcé son ami à rentrer à l'hôtel et se jeter sur son lit : le yacht disparu, tout danger était écarté.

Mais ils étaient debout au moment où la foule se répandait sur la plage ; ils s'étaient promenés au milieu de tous les groupes, cherchant à surprendre les conversations, espérant découvrir quelques nouveaux indices ; mais personne ne savait rien : eux seuls pouvaient établir la vérité.

Alors, ils avaient assez longuement discuté sur ce qu'ils devraient dire et avaient convenu qu'ils mettraient tout sur le compte du hasard, comme ils l'avaient fait la veille avec le général : ne fallait il pas, avant tout, endormir les soupçons de leurs ennemis, puisque le moment de les démasquer n'était pas encore venu ? La vérité, ils se la dévoileraient que le jour où ils auraient réuni des preuves indiscutables pour l'établir.

Ils avaient surveillé, très attentivement, la villa de la vicomtesse et n'y avaient rien surpris d'anormal, si ce n'est qu'ils s'était levée un peu plus tard que de coutume, et que, aussitôt qu'elle avait paru sur sa terrasse son tourbillon habituel de jolies femmes et de jeunes filles l'avait entourée et qu'on n'était dirigé immédiatement vers la villa de M. de Montreux.

A mi-chemin, la vicomtesse avait rencontré Max Kreizer, qui se promenait au bras de Henri de Mondoze ; Harry Clifford avait compris qu'elle se mettait au courant de l'événement ; et Max et Mondoze avaient levé les bras au ciel en poussant des cris d'étonnement, puis s'étaient joints à la suite de la vicomtesse.

—Les misérables ! s'était écrié Harry qui ne pouvait contenir son indignation.

—Ils jouent bien leur rôle, avait répondu Jérôme, jouons le nôtre aussi bien qu'eux ; nous avons déjà remporté une fameuse victoire sur cette jolie association de bandits puisque nous connaissons une partie de leurs projets et qu'elle ne soupçonne même pas le nôtre.

Harry attendit quelques instants ; il craignait de ne pas demeurer assez calme devant Max Kreizer et Mondoze ; quand il se sentit enfin bien maître de lui, il entra dans la villa.

Personne ne l'interrogea avec plus de marques d'intérêt que Mondoze et Kreizer, qui, tout en restant plus d'à demi-gnation que ces élégants bandits lorsque Harry affirma :

—C'est bien vrai ; on a essayé cette nuit d'enlever Mlle de Montreux.

En ce moment, Hélène, pâle comme une morte, entrait dans le salon.

La vicomtesse se précipita vers elle avec effusion, la prit tendrement les mains ; puis, comme prise d'un accès de tendresse, l'entoura de ses bras en disant :

—Ma chère enfant.... Quel danger vous avez couru !.... Je tremble encore.... Mais comment une chose pareille a-t-elle pu arriver !....

—Je ne sais pas, madame, je me suis vieux à penser. Tout ce que je sais sûrement, c'est que, sans M. Clifford, j'étais perdue !

—Permettez, mademoiselle, ce n'est pas moi qu'il faut remercier, mais le hasard qui nous a fait nous trouver là au moment où ces drôles commettaient leur crime.

—Et vous n'aviez rien surpris autour de la maison ? demanda Mondoze d'une voix qu'il croyait très calme, mais où Harry distingua un tremblement, d'ailleurs à peine perceptible.

—Rien, répliqua tranquillement Harry.

—Rien, confirma Jérôme.

—Nous venions de rencontrer le général sur la route de Cabourg, continua Harry et, nous nous apprêtions à regagner notre hôtel lorsque nous avons entendu des coups de sifflet ; nous nous sommes approchés, pensant tout bonnement par la curiosité....

—Ces bandits pouvaient vous tuer ! fit Max qui semblait très ému.

—Madame, de tels misérables ont rarement du courage ; nous n'avons eu qu'à paraître, et ils se sont enfuis.

—D'ailleurs, dit Jérôme, j'avais mon revolver, et je regrette bien de ne pas en avoir démoli quelques uns.

—Il est vraiment fâcheux que vous ne l'ayez pas fait, dit Max Kreizer avec une parfaite désinvolture ; cela aurait permis sans doute de retrouver les autres.—Et vous n'avez rien découvert qui puisse aider la police dans ses recherches ?

—Rien, mon cher monsieur, dit Jérôme avec bonhomie.

La conversation continua longtemps encore sur le même sujet, sans que Jérôme ni Harry donnassent d'autres explications ; ils avaient la satisfaction de voir Max et Mondoze échanger des regards de contentement ; leur but était atteint, ils avaient endormi les soupçons de leurs adversaires, sans que rien pût indiquer la part réelle qu'ils avaient prise à ce drame mystérieux.

—Jeanne qu'on a prévenu M. de Montreux ? demanda la vicomtesse.

—Dès que le bureau du télégraphe a été ouvert, répondit le général ; et j'attends mon frère d'un moment à l'autre.

—Pour ma part, dit Jérôme, s'adressant à Hélène, j'ai pris la liberté de télégraphier à Mme Herbelin... J'espère que vous ne me désapprouvez pas ?

—Oh ! non ! fit Hélène avec joie ; je serai si heureuse de l'avoir auprès de moi !

La jeune fille avait à peine prononcé ces mots que la vicomtesse de Granson se levait, la figure toute agitée :

—Adieu, chère enfant, dit elle d'une voix qu'elle essayait vainement de rendre calme ; je ne veux pas vous fatiguer plus longtemps.

Elle l'embrassa très tendrement, puis partit, emmenant toute sa bande.

Harry et Jérôme seuls demeurèrent auprès de Mlle de Montreux.

—Pensez-vous que Mme Herbelin arrive bientôt ici ? demanda Hélène.

Elle redoutait l'arrivée de son père et souhaitait déjà que sa vieille amie pût se trouver auprès d'elle pour en amortir le choc.

—Lion n'est qu'à une légère distance de Houlgate, répondit Jérôme ; mais la route est longue parce qu'il faut remonter l'Orne pour trouver un pont ; j'espère cependant que Mme Herbelin sera ici dans l'après midi.

Quelques instants après, les deux amis prirent à leur tour congé de Mlle de Montreux ; et le général les prit de revoir de bonne heure l'après-midi : lui aussi redoutait l'arrivée de son frère et comptait sur Harry pour tout expliquer, pour aplanir toutes les difficultés....

Les deux amis mangèrent à la hâte, pressés de venir reprendre leur situation de chiens de garde.

—As-tu remarqué le trouble de cette coquine quand j'ai parlé de Mme Herbelin ? demanda Jérôme.

—Oui, cela a été soudain, imprévu ; ces bandits, qui se croient si forts, perdent la tête dès que survient un danger auquel ils ne songeaient pas : il me semble évident que Mme Herbelin connaît cette vicomtesse et ses desseins et que la vicomtesse a peur de Mme Herbelin.

—Nous éclaircirons tout cela bientôt. Au moment où ils arrivaient à la villa ils aperçurent une charrette anglaise arrêtée devant la porte ; et ils entendirent les éclats de voix de Mme Herbelin.

—Nous vivons donc dans une époque de brigands ! s'écriait-elle. Un enlèvement ! Des domestiques endormis ! Des yachts ! Des embarcations ! Des hommes mystérieux !.... Et même des héros qui surgissent de terre au bon moment !.... Ah ! les voici, les héros !.....

Jérôme et Harry venaient d'entrer dans le salon de la villa.

—Vous pouvez vous vanter de m'avoir fait une rude peur, vous ! dit-elle à Jérôme en lui tendant la main. Ah ! nous n'avons pas hésité quand nous avons reçu votre dépêche ; nous partions pour notre promenade du matin..... vite une charrette anglaise, un bon cheval, et nous voilà en route toutes les deux. Suzanne, qui prétend savoir conduire, a failli nous faire rompre le cou une dizaine de fois.....

—Il me tardait tant d'arriver ! dit Suzanne qui serrait les mains d'Hélène dans les siennes. Ah ! je lui en veux, va, à ton père, de t'avoir menée ici au lieu de te confier tout bonnement à nous !

—Depuis quelque temps il a la tête à l'envers ! déclara Mme Herbelin, comme mon estomac ce moment ; vous seriez bien gentil, mon général, de nous faire préparer une façon de déjeuner : l'émotion, et cette course en plein air nous ont terriblement creusé l'appétit.

Elle était toute joyeuse, maintenant, la bonne Mme Herbelin ; et elle ramenait un peu de gaîté dans cette maison où, depuis le matin, on vivait dans un si cruel état d'angoisse ; mais elle avait été épouvantée, ainsi que Suzanne, en recevant la dépêche de Jérôme. Une tentative d'enlèvement !.....

Elle ne demandait pas qui l'on soupçonnait de l'avoir commise ; elle ne demandait pas de longues explications sur les incidents de la nuit. Elle avait eu la même pensée qu'Hélène ; le même nom se présentait à son esprit, et elle évitait de parler de ce qui ne pouvait amener que de nouvelles tortures pour la jeune fille.

Quant à Suzanne, rassurée sur le compte de son amie, elle commençait déjà à discuter avec Jérôme et à lui reprocher de ne pas être venu lui faire une visite à Lion-sur-Mer ; et Jérôme répondait :

—J'étais retenu ici par les charmes de la vicomtesse de Granson et de son cousin de jeunes filles.

Suzanne eut une légère moue ; mais, se souvenant à propos que, ne voulant se laisser courtiser par aucun homme, elle n'avait aucun droit d'être jalouse, elle demanda d'un petit air dédaigneux :

—La vicomtesse de Granson ?..... Qu'est-ce que c'est que cela ?

—Une charmante femme, dit Jérôme, les yeux fixés sur Mme Herbelin.

—A failli être victime, il y a une heure à peine, d'une tentative d'enlèvement....

—Un enlèvement ? Mais qui a osé ?....

—Des gens venus de la mer, des inconnus.... Grâce à un hasard insensé, nous nous promenions, M. Labadié et moi ; nous avons entendu du bruit et nous sommes accourus au moment où Mlle de Montreux allait être jetée dans un bateau.

—Et j'étais absent ! Ah ! je suis un malheureux !

Le général se donnait de grands coups dans la poitrine.

—Mais ma nièce sait-elle ?....

—Elle est entrée elle même dans votre chambre et a cru que, de votre côté, vous aviez été victime de quelque guet-apens ; nous l'avons rassurée, et vous allez la rassurer vous même. Vous lui direz que, par cette nuit orageuse, vous ne pouviez dormir....

—Oui, oui, balbutiait le marquis.

—Et en effet, ignorant, comme tout le monde excepté vous, Jérôme et moi, que vous étiez allé rendre visite à une demoiselle Ketty Bell.... dont voici la lettre.....

Le général baissa la tête.

—Ah ! messieurs, dit-il, vous me faites rougir de moi même !

Il essayait de reprendre la lettre.

—Permettez-moi, dit Harry, de garder ce chiffon de papier, qui nous sera peut-être un jour d'une grande utilité. Nous sommes vos amis, monsieur de Montreux ; ne craignez aucune indiscrétion de notre part. Et quand votre frère, que vous prétendrez par dépêche, arrivera à Houlgate, rapportez-vous en à nous du soin de lui raconter ce qui s'est passé cette nuit !

## XII

LE YACAT MYSTÉRIEUX.

Le jour se leva par un temps très clair, mais avec une terrible bourrasque qui balaya rapidement tous les nuages amoncelés au dessus de la côte, et le ciel apparut d'un bleu intense, qui se reflétait en un vert éclatant dans la mer soulevée, que couvraient, à perte de vue, des sillons de mousse blanche.

Une tempête par un temps sec et clair, c'est le plus beau spectacle que peut donner la mer ; aussi, dès le matin, toutes les villas d'Houlgate avaient elles déversé leurs habitants sur la plage. Et, malgré le vent qui enlevait casquettes et bérets, gondait les jupes et remplissait les yeux d'un sable menu qui cinglait comme des coups de fouet, personne ne quittait la plage, personne ne se rassasiait de la mer.

Et soudain, au milieu de cette foule, de groupe en groupe, courut le bruit de l'abominable tentative de la nuit précédente ; et tous les regards se portèrent vers la villa de Mlle de Montreux.

On ne savait encore rien de bien exact, on se répétait des bavardages de fournisseurs, de domestiques ; et les yeux, après s'être longuement arrêtés sur la villa du comte se dirigeaient vers celle de Mme Herbelin, qui, elle, demeurait obstinément fermées. La vicomtesse était l'amie de la jeune fille ; par elle on saurait la vérité.

Mais, depuis qu'elle était dans sa chambre et surtout depuis qu'elle était délivrée de l'inquiétude mortelle que lui avait causée l'absence du général, elle réfléchissait, et toute sa pensée se concentrait sur ce point.

Qui donc avait osé former une telle entreprise ?

Et sa pensée lui répétait sans cesse un nom qu'elle n'osait pas prononcer, le nom qui se présenterait certainement à l'esprit de son père lorsqu'il apprendrait la vérité.

Et ce nom lui faisait un peu peur, maintenant, mais une peur qui lui donnait une étrange volupté.

Elle prévoyait de nouvelles souffrances ; le comte allait accourir, l'emmener avec lui ; le calme, dont ils avaient joui à la mer, s'envolerait pour faire place à de nouveaux soupçons, de nouvelles tortures. Et elle envisageait cela sans trop de craintes : n'était ce pas sa vie de souffrir désormais ?

Soudain, des voix nombreuses retentirent dans le salon, au-dessous de sa chambre ; et Toin